

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

Harrap's Shorter French Texts

WITH INTRODUCTIONS AND NOTES IN FRENCH,
EXERCISES, Etc.

General Editor—J. E. MANSION, B.-ès-L.

Series A. Very Easy. With Vocabularies

- Contes des Paysans de la Haute Bretagne. PAUL SÉBILLOT.
Edited by KATE SHELDON, B.A. 6d.
Contes des Provinces de France. PAUL SÉBILLOT. Edited by
MARY ROBERTSON, L.L.A. 6d.
La Belle au Bois dormant, féerie en quatre tableaux. EMMA FISHER.
Edited by J. E. MANSION, B.-ès-L. 6d.
Deux Comédies enfantines. MATHILDE REICHENBACH. Edited by
J. E. MANSION, B.-ès-L. 6d.
Contes de ma jeunesse. Edited by L. LAILAVOIX, L.-ès-L. 6d.

Series B. Easy. With Vocabularies

- Le Château de la Vie. E. LABOULAYE. Edited by L. PEACOP. 6d.
Michel Perrin. Mme. DE BAWR. Edited by F. G. HARRIMAN, M.A. 6d.
Mon Étoile. SCRIBE. Edited by NEIL S. SNODGRASS, M.A. 96 pp., 8d.
Le Médecin malgré lui. MOLIÈRE. Edited by MARC CEPPI. 6d.
Le Bourgeois Gentilhomme. MOLIÈRE. Abridged and Edited by
MARC CEPPI. 6d.
Les petites Ignorances de la Conversation. CH. ROZAN. Edited by
R. DE BLANCHAUD, L.-ès-L. 6d.
Anecdotes sur Napoléon. MARCO DE ST HILAIRE. Edited by A.
AUZAS. 6d.
Contes des Mille et une Nuits. Edited by R. de BLANCHAUD, L.-ès-L.
6d.
Choix de Poésies faciles. Edited by W. M. DANIELS, D.Litt. 6d.

Series C. Intermediate. With Vocabularies

- Le Trésor du Vieux Seigneur. ERCKMANN-CHATRIAN. Edited by
W. M. DANIELS, D.Litt. 6d.
Récits tirés des Impressions de Voyage d'Alexandre Dumas (L
Midi de la France). Edited by J. E. MANSION, B.-ès-L. 6d.
Croisilles. ALFRED DE MUSSET. Edited by S. TINDALL, M.A. 6d.
Contes à ma Sœur (La Souris Blanche et Les Petits Souliers)
H. MOREAU. Edited by L. LAILAVOIX, B.A., L.-ès-L. 6d.
Poèmes Napoléoniens. Edited by A. AUZAS. 6d.

Series D. Intermediate and Advanced ; no Vocabularies

- L'Avocat Patelin. BRUEYS. Abridged and Edited by MARC CEPPI. 6d.
L'Avare. MOLIÈRE. Abridged and Edited by MARC CEPPI. 96 pp., 8d.
Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille. ED. ABOUT. Edited by S. TINDALL
M.A. 6d.
L'Évasion (Extrait de Vingt Ans Après). ALEX. DUMAS. Edited by
R. T. CURRALL, M.A. 6d.
Waterloo (Extrait des Misérables). VICTOR HUGO. Edited by R. P.

Harrap's Shorter French Texts

General Editor J. E. MANSION B.-ès-L.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

BY

MOLIÈRE

ABRIDGED AND EDITED

WITH INTRODUCTION NOTES GRAMMATICAL
AND RETRANSLATION EXERCISES
AND VOCABULARY

BY

MARC CEPPI

SENIOR FRENCH MASTER KING'S COLLEGE SCHOOL

LONDON

GEORGE G. HARRAP & COMPANY

15 YORK STREET COVENT GARDEN W.C.

1909

L
842
M 721L

ST. 87300 384
G-4650
24.8.90
RP'04

State Central Library

Govt of West Bengal

56-A, R. T. Road, Calcutta-700056

GENERAL INTRODUCTION

THE new Series to which this little book belongs embodies an attempt to provide teachers of French and their pupils with less familiar, and, to a large extent, hitherto unedited texts, as varied as possible with respect both to difficulty and to subject matter.

The texts are short enough to allow of a fair selection being read during the school year, and as moderate in price as is consistent with good printing and competent editing.

They are arranged in four groups, the first three of which (A, B, C), comprising "very easy," "easy," and "intermediate" texts, are provided with vocabularies of all words and expressions which might be unfamiliar. Group D, published without vocabularies, contains texts suitable for middle and upper forms.

Most of the texts in groups B, C and D have been carefully abridged in order to enhance their suitability for school reading. "Very easy" texts are not plentiful, stories written for French children generally presenting serious difficulties to the English-speaking boy or girl; so the texts in group A have been adapted and simplified to suit beginners, and in many cases specially written. The plays included in the series will provide material not only for reading conversational French, but for effective *acting*, in the nursery, the school-room, or the drawing-room.

Spontaneous conversation in French in the classroom must of necessity be largely based on the texts that are being read. To encourage the pupil to supply information and explanations in the foreign tongue, the Introduction and Notes have throughout the series been written in easy French. The notes have been kept as short as possible ; they are limited to questions of fact, and to the elucidation of difficult idioms. In place of the so-called " grammatical " notes will be found sets of questions and short exercises intended to encourage the pupil to observe, and if necessary, to think out, points of grammar for himself. Retranslations have been added, of a difficulty corresponding to that of the French on which they are based.

Thus equipped, it is hoped that this series of short texts will be found equally suitable for " rapid " reading and for close and deliberate study.

J. E. M.

NOTE SUR MOLIERE

MOLIERE, de son vrai nom Jean Baptiste Poquelin, naquit à Paris en 1622. Son père était " valet-tapissier de chambre du roi," et, en bon bourgeois qu'il était, destinait son fils à lui succéder dans son état.

Molière eut plusieurs fois l'occasion d'aller au théâtre et il sentit bientôt une aversion invincible pour la profession de tapissier. Son grand-père le mit au collège, et ses études finies, il se fit comédien.

Ses débuts à Paris ne furent pas heureux. *L'Illustre Théâtre*, où il jouait, fit de si mauvaises affaires que le jeune Poquelin fut arrêté à la requête du marchand de chandelles. Une fois sorti de prison, Molière voyagea en province avec l'attirail des comédiens de l'époque. Il eut la chance de rencontrer en Provence le prince de Conti qui devint son protecteur et le tira de la misère qui l'accablait.

C'est pendant ses pérégrinations qu'il écrivit sa première bonne comédie, *L'Étourdi*. Elle fut jouée à Lyon en 1653 ou 1655.

À l'âge de 36 ans, il vint s'établir définitivement à Paris, sous la protection de *Monsieur*, frère du roi, qui le présenta à Louis XIV.

Dès lors, quand le roi donnait une fête, il était rare qu'une nouvelle pièce de Molière ne figurât pas sur le programme, et cette nécessité d'être prêt pour un jour

fixe l'a même empêché de mettre la dernière main à quelques-unes de ses comédies. Le premier de ses grands succès fut *Les Précieuses Ridicules* (1659).

En 1662, Molière épousa Armande Béjart, et le roi montra son amitié pour le poète en devenant le parrain de son enfant. La protection du roi était d'autant plus nécessaire que ses rivaux du théâtre ne cessaient de l'accabler d'injures. *Tartuffe* déclencha un véritable ouragan contre Molière. *Le Misanthrope*, un chef-d'œuvre, blessa moins ses adversaires. Ces deux pièces furent suivies d'une comédie plus légère, *Le Médecin malgré lui*, tirée d'un vieux fabliau. Puis vinrent *Georges Dandin*, *L'Avare*, *Le Bourgeois Gentilhomme*, *Les Fourberies de Scapin*. À l'occasion de cette dernière production, le théâtre avait été remis à neuf et "un orchestre de douze violons" accompagna la pièce. En 1672 parurent *Les Femmes Savantes* et *Le Mariage Forcé*.

La dernière pièce qu'il composa fut *Le Malade Imaginaire*. Il y avait quelque temps que sa poitrine était attaquée, et qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation, il se sentit plus incommodé qu'auparavant : on lui conseilla de ne point jouer ; mais il voulut faire un effort sur lui-même, et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le divertissement de la réception du malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques instants par deux religieuses et mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 février 1673.

L'archevêque de Paris lui refusa la sépulture. Le roi

le regrettait et pria l'archevêque de le faire inhumer dans une église. Finalement son corps fut déposé au cimetière de St. Joseph. La populace s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi ; sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres ; et ces misérables, qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

Le Médecin malgré lui fut joué pour la première fois à Paris en 1666. C'est une comédie à gros rire, un peu grossière ici et là, mais fort au goût de l'époque. Selon son habitude, Molière se plaît à y tourner la Faculté en ridicule. Les médecins sont sa bête noire, et il s'efforce de démontrer qu'ils sont tout bonnement niais avec leurs grands chapeaux pointus et leurs longues phrases entremêlées d'un latin plutôt douteux.

PERSONNAGES

GÉRONTE, *père de Lucinde.*

LUCINDE, *filie de Gêronte.*

LÉANDRE, *amant de Lucinde.*

SGANARELLE, *mari de Martine.*

MARTINE, *femme de Sganarelle.*

M. ROBERT, *voisin de Sganarelle.*

VALÈRE, *domestique de Gêronte.*

LUCAS, *mari de Jacqueline.*

JACQUELINE, *nourrice chez Gêronte, et femme de Lucas.*

THIBAUT, *père de Perrin*

PERRIN, *fiis de Thibaut* } *paysans.*

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une forêt.

SCÈNE I

SGANARELLE, MARTINE

SGANARELLE. Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

MARTINE. Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie.

SGANARELLE. O la grande fatigue que d'avoir une 5 femme ! et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon.

MARTINE. Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote.

SGANARELLE. Oui, habile homme. Trouve-moi un 10 faiseur de fagots qui sache, comme moi, raisonner des choses et qui ait servi six ans un fameux médecin.

MARTINE. Peste du fou fieffé ! ¹

SGANARELLE. Peste de la carogne ! ²

MARTINE. C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre ! 15 Méritais-tu d'épouser une personne comme moi ?

SGANARELLE. Il est vrai que tu me fis trop d'hon-

neur ! Hé ! morbleu ! ne me fais point parler là-dessus. Je dirais de certaines choses. . . .

MARTINE. Quoi ? Que dirais-tu ?

SGANARELLE. Baste ! laissons-là ce chapitre. Il
5 suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE. Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai !

10 SGANARELLE. Tu as menti, j'en bois une partie.

MARTINE. Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais.

SGANARELLE. Tu t'en lèveras plus matin.

MARTINE. Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison !

15 SGANARELLE. On en déménage plus aisément.

MARTINE. Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire !

SGANARELLE. C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE. Et que veux-tu, pendant ce temps, que je
20 fasse avec ma famille ?

SGANARELLE. Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE. J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras. . . .

SGANARELLE. Mets-les à terre.

25 MARTINE. Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE. Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit gai dans ma maison.

MARTINE. Et tu prétends, ivrogne, que les choses
30 aillent toujours de même ?

SGANARELLE. Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE. Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches ?

SGANARELLE. Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE. Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ? 5

SGANARELLE. Ma femme, vous savez que j'ai le bras assez bon.

MARTINE. Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE. Ma petite femme, ma mie,¹ votre peau vous démange. 10

MARTINE. Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE. Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.

MARTINE. Ivrogne que tu es ! 15

SGANARELLE. Je vous battraï.

MARTINE. Sac à vin !

SGANARELLE. Je vous rosserai.

MARTINE. Infâme !

SGANARELLE. Ah ! vous en voulez donc ? 20

(Sganarelle prend un bâton et bat sa femme.)

MARTINE, *criant*. Ah ! ah ! ah ! ah !

SGANARELLE. Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

SCÈNE II

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE

MONSIEUR ROBERT. Holà ! holà ! holà ! Fi !
Qu'est ceci ? Quelle infamie ! Peste soit le coquin 25
de battre ainsi sa femme !

MARTINE, à M. Robert. Et je veux qu'il me batte, moi.

MONSIEUR ROBERT. Ah ! j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE. De quoi vous mêlez-vous ?

5 MONSIEUR ROBERT. J'ai tort.

MARTINE. Est-ce là votre affaire ?

MONSIEUR ROBERT. Vous avez raison.

MARTINE. Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes !

10 MONSIEUR ROBERT. Je me rétracte.

MARTINE. Qu'avez-vous à voir là-dessus ?

MONSIEUR ROBERT. Rien.

MARTINE. Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

MONSIEUR ROBERT. Non.

15 MARTINE. Mêlez-vous de vos affaires.

MONSIEUR ROBERT. Je ne dis plus mot.

MARTINE. Il me plaît d'être battue.

MONSIEUR ROBERT. D'accord.

MARTINE. Et vous êtes un sot de venir vous fourrer¹
20 où vous n'avez que faire. (*Elle lui donne un soufflet.*)

MONSIEUR ROBERT, à Sganarelle. Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossez, battez comme il faut votre femme ; je vous aiderai, si vous le voulez.

25 SGANARELLE. Il ne me plaît pas, moi.

MONSIEUR ROBERT. Ah ! c'est une autre chose.

SGANARELLE. Je veux la battre, si je le veux ; et ne pas la battre, si je ne le veux pas.

MONSIEUR ROBERT. Fort bien.

30 SGANARELLE. C'est ma femme, et non pas la vôtre.

MONSIEUR ROBERT. Sans doute.

SGANARELLE. Vous n'avez rien à me commander.

MONSIEUR ROBERT. D'accord.

SGANARELLE. Je n'ai que faire de votre aide.

MONSIEUR ROBERT. Très-volontiers.

SGANARELLE. Et vous êtes un impertinent de vous mêler des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit 5 qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce.

(Il bat M. Robert, et le chasse.)

SCÈNE III

SGANARELLE, MARTINE

SGANARELLE. Oh ! ça, faisons la paix nous deux.
Touche là. 10

MARTINE. Oui, après m'avoir ainsi battue !

SGANARELLE. Cela n'est rien. Touche.

MARTINE. Je ne veux pas.

SGANARELLE. Eh ?

MARTINE. Non. 15

SGANARELLE. Ma petite femme !

MARTINE. Point.

SGANARELLE. Allons, te dis-je.

MARTINE. Je n'en ferai rien.

SGANARELLE. Viens, viens, viens. 20

MARTINE. Non. Je veux être en colère.

SGANARELLE. Fi ! c'est une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE. Laisse-moi là.

SGANARELLE. Touche, te dis-je.

MARTINE. Tu m'as trop maltraitée. 25

SGANARELLE. Hé bien ! va, je te demande pardon ;
mets là ta main.

MARTINE. Je te pardonne ; (*bas, à part*) mais tu le payeras.

SGANARELLE. Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce sont petites choses qui sont de temps en temps
5 nécessaires dans l'amitié ; et cinq ou six coups de bâton entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent ¹ de fagots.

MARTINE, *seule*. Va, je n'oublierai pas mon ressentiment ;
10 et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes.

SCÈNE IV

VALÈRE, LUCAS, MARTINE

LUCAS, *à Valère, sans voir Martine*. Parbleu ! nous avons pris là tous deux une diable de commission.

VALÈRE, *à Lucas, sans voir Martine*. Que veux-tu,
15 mon pauvre Lucas ? Il faut bien obéir à notre maître ; et puis, nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse ; et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain
20 Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE, *réviant à part, se croyant seule*. Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger ?

LUCAS, *à Valère*. Mais quelle fantaisie s'est-il mis
25 là dans la tête, puisque les médecins y ont tous perdu leur latin ?

VALÈRE, *à Lucas*. On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord ; et souvent, en de simples lieux. . . .

MARTINE, *se croyant toujours seule*. Oui, il faut que je m'en venge, à quelque prix que ce soit. Ces coups de 5 bâton me reviennent au cœur, je ne les saurais digérer, et . . . (*Heurtant Valère et Lucas.*) Ah ! messieurs, je vous demande pardon ; je ne vous voyais pas, et cherchais dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALÈRE. Chacun a ses soins dans le monde, et nous 10 cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE. Serait-ce quelque chose où je vous puisse aider ?

VALÈRE. Cela se pourrait faire ; et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin par- 15 ticulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle, mais on trouve, parfois, des gens avec des secrets admirables, de certains 20 remèdes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire ; et c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE, *bas à part*. Ah ! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendar ! (*Haut.*) Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser 25 pour rencontrer ce que vous cherchez ; et nous avons ici un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées.

VALÈRE. Eh ! de grâce, où pouvons-nous le ren- 30 contrer ?

MARTINE. Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

SGANARELLE, *entrant sur le théâtre, une bouteille à la main, sans apercevoir Valère ni Lucas.* La, la, la. . . .
 Ma foi, c'est assez travaillé pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine. (*Après avoir bu.*) Voilà du bois qui
 5 est salé comme tous les diables.

(*Il chante.*)

Qu'ils sont doux,
 Bouteille jolie,
 Qu'ils sont doux,
 10 Vos petits glouglous !
 Mais mon sort ferait bien des jaloux,
 Si vous étiez toujours remplie.
 Ah ! bouteille, ma mie,
 Pourquoi vous videz-vous ?

15 VALÈRE, *bas, à part.* Le voilà lui-même.

LUCAS, *bas, à Valère.* Je pense que vous dites vrai, et que j'avons mis le nez dessus.

VALÈRE. Voyons de près.

SGANARELLE, *embrassant sa bouteille.* Ah ! ma petite
 20 friponne, que je t'aime !

(*Il chante. Apercevant Valère et Lucas qui l'examinent, il baisse la voix.*)

Mais mon sort . . . ferait . . . bien des . . . jaloux,
 Si . . .

25 (*Voyant qu'on l'examine de plus près.*) .

Que diable ! à qui en veulent ces gens-là ?

VALÈRE, *à Lucas.* C'est lui assurément.

LUCAS, *à Valère.* Le v'là tout craché comme on nous l'a figuré.

30 (*Sganarelle pose la bouteille à terre ; Valère se baisse pour le saluer. Sganarelle croit que c'est pour la prendre, il la met de l'autre côté ; Lucas faisant la même chose que*

Valère, Sganarelle reprend sa bouteille, et la tient contre son estomac, avec divers gestes, qui font un jeu de théâtre.)

SGANARELLE, *à part*. Ils consultent en me regardant.
Quel dessein auraient-ils ?

VALÈRE. Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ? 5

SGANARELLE. Hé ! Quoi ?

VALÈRE. Je vous demande si ce n'est pas vous qui vous nommez Sganarelle ?

SGANARELLE, *se tournant vers Valère, puis vers Lucas*. 10
Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VALÈRE. Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE. En ce cas, c'est moi qui me nomme Sganarelle. 15

VALÈRE. Monsieur, nous sommes ravis de vous voir, et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE. Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous 20 rendre service.

VALÈRE. Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites. Mais, monsieur, couvrez-vous,¹ s'il vous plaît ; le soleil pourrait vous incommoder.

SGANARELLE, *à part*. Voici des gens bien pleins de 25 cérémonie. (*Il se couvre.*)

VALÈRE. Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous ; les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE. Il est vrai, messieurs, que je suis le 30 premier homme du monde pour faire des fagots.

VALÈRE. Ah ! monsieur . . .

SGANARELLE. Je les fais d'une façon merveilleuse.

VALÈRE. Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

5 SGANARELLE. Mais aussi, je les vends cent dix sols ¹ le cent.

VALÈRE. Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Je vous promets que je ne saurais les donner à moins.

10 VALÈRE. Monsieur, nous savons les choses.

SGANARELLE. Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALÈRE. Monsieur, c'est se moquer, que . . .

SGANARELLE. Je ne me moque point, je n'en puis
15 rien rabattre.

VALÈRE. Parlons d'autre façon, de grâce.

SGANARELLE. Vous en pourrez trouver autre part à moins : il y a fagots et fagots ; mais pour ceux que je fais . . .

20 VALÈRE. Hé ! monsieur, laissons là ce discours.

SGANARELLE. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

VALÈRE. Faut-il, monsieur, qu'une personne comme vous s'abaisse à parler de la sorte ? qu'un homme si
25 savant, un fameux médecin, comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a ?

SGANARELLE, *à part*. Il est fou.

VALÈRE. De grâce, monsieur, ne dissimulez point
30 avec nous.

SGANARELLE. Comment ? Pour qui me prenez-vous ?

VALÈRE. Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE. Médecin vous-même ; je ne le suis point, et je ne l'ai jamais été.

VALÈRE, *bas*. Voilà sa folie qui le tient. (*Haut.*) Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage ; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE. Parbleu ! venez-en à tout ce qu'il vous plaira ; je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous voulez me dire. 10

VALÈRE, *bas*. Je vois bien qu'il faut se servir du remède. (*Haut.*) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS. Hé ! tétigué ! confessez que v's êtes médecin. 15

SGANARELLE, *à part*. J'enrage.

VALÈRE. A quoi bon nier ce qu'on sait ?

SGANARELLE. Messieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VALÈRE. Vous n'êtes point médecin ? 20

SGANARELLE. Non.

LUCAS. V'n'êtes pas médecin ?

SGANARELLE. Non, vous dis-je.

VALÈRE. Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre.

(*Ils prennent chacun un bâton et le frappent.*) 25

SGANARELLE. Ah ! ah ! ah ! messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALÈRE. Pourquoi, monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS. A quoi bon nous donner la peine de vous battre ? 30

VALÈRE. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

SGANARELLE. Que diable est ceci, messieurs ? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, 5 de vouloir que je sois médecin ?

VALÈRE. Quoi ! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ?

SGANARELLE. Le diable m'emporte si je le suis !

LUCAS. Il n'est pas vrai que vous savez médecin ?

10 SGANARELLE. Non, la peste m'étouffe ! (*Ils recommencent à le battre.*) Ah ! ah ! Hé bien ! messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin ; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire 15 assommer.

VALÈRE. Ah ! voilà qui va bien, monsieur ; je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS. Vous me mettez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

20 VALÈRE. Je vous demande pardon de toute mon âme.

LUCAS. Je vous demandons excuse de la liberté que j'avons prise.

SGANARELLE, *à part*. Ouais ! serait-ce bien moi qui 25 me tromperais, et serais-je devenu médecin sans m'en être aperçu ?

VALÈRE. Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

30 SGANARELLE. Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ?

LUCAS. Oui, par ma foi.

SGANARELLE. Tout de bon ?

VALÈRE. Sans doute.

SGANARELLE. Le diable m'emporte, si je le savais.

VALÈRE. Comment ! vous êtes le plus habile médecin du monde. 5

SGANARELLE. Ah ! ah !

LUCAS. Un médecin qui a guéri je ne sais combien de maladies.

SGANARELLE. Tuidieu ! 10

VALÈRE. Une femme était tenue pour morte, elle était prête à ensevelir, lorsque avec une goutte de quelque chose, vous la fîtes revenir, et marcher aussitôt par la chambre.

SGANARELLE. Peste ! 15

LUCAS. Un petit enfant de douze ans se laissa choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes et les bras cassés ; et vous, avec je ne sais quel onguent, vous fîtes qu'aussitôt il se releva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette. 20

SGANARELLE. Diantre !

VALÈRE. Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE. Je gagnerai ce que je voudrai ? 25

VALÈRE. Oui.

SGANARELLE. Ah ! je suis médecin, sans contredit. Je l'avais oublié, mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question ? Où faut-il se transporter ?

VALÈRE. Nous vous conduirons. Il est question 30 d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE. Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALÈRE, *bas, à Lucas.* Il aime à rire. (*À Sganarelle.*)
Allons, monsieur.

SGANARELLE. Sans une robe de médecin ?

VALÈRE. Nous en prendrons une.

- 5 SGANARELLE, *présentant sa bouteille à Valère.* Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps. (*Puis se tournant vers Lucas en crachant.*) Vous, marchez là-dessus par ordonnance du médecin.

LUCAS. Palsambleu ! v'là un médecin qui me plaît ;
10 je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une chambre de la maison de Géronte.

SCÈNE I

GÉRONTE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE

VALÈRE. Oui, monsieur, je crois que vous serez satisfait ; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.

LUCAS. Oui, morbleu ! Il faut tirer l'échelle ¹ après celui-là. 5

VALÈRE. C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

LUCAS. Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALÈRE. Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit ; et, parfois, il a des moments où son esprit s'échappe, 10 et ne paraît pas ce qu'il est.

LUCAS. Oui, il aime à bouffonner ; et l'on dirait parfois, ne v's en déplaîse, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALÈRE. Mais, dans le fond, il est toute science ; et, 15 bien souvent, il dit des choses tout à fait remarquables.

GÉRONTE. Je meurs d'envie de le voir ; faites-le-moi vite venir.

VALÈRE. Je vais le quérir.

SCÈNE II

GÉRONTE, JACQUELINE, LUCAS

JACQUELINE. Par ma foi, monsieur, celui-ci fera justement ce qu'ont fait les autres. La meilleure médecine que l'on puisse donner à votre fille, ce serait, selon moi, un bon mari.

5 GÉRONTE. Ouais ! nourrice, ma mie, vous vous mêlez de bien des choses.

LUCAS. Taisez-vous, notre Jacqueline : ce n'est pas à vous à mettre là votre nez.

JACQUELINE. Je vous dis que tous ces médecins n'y
10 feront rien ; que votre fille a besoin d'autre chose que de rhubarbe et de séné,¹ et qu'un mari est un emplâtre qui guérit tous les maux des filles.

GÉRONTE. Avec l'infirmité qu'elle a ? Et, lorsque j'ai voulu la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes
15 volontés ?

JACQUELINE. Je le crois bien, vous vouliez lui donner un homme qu'elle n'aime point. Que ne preniez-vous ce monsieur Léandre ?

GÉRONTE. Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut ; il
20 n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE. Il a un oncle qui est riche, dont il est héritier.

GÉRONTE. Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons.

25 JACQUELINE. Enfin, j'ai toujours oui dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les pères et les mères ont cette maudite coutume, de demander toujours : Qu'a-t-il ? et qu'a-t-elle ?

GÉRONTE. Peste ! madame la nourrice ! Taisez-vous, je vous prie.

LUCAS, *frappant, à chaque phrase qu'il dit, sur la poitrine de Gêronte*. Morbleu ! tais-toi, t'es eune impertinente. Monsieur n'a que faire de tes discours, et 5 il sait ce qu'il a à faire. Monsieur est le père de sa fille.

GÉRONTE. Tout doux. Oh ! tout doux.

LUCAS, *frappant encore sur la poitrine de Gêronte*. Monsieur, je veux li apprendre le respect qu'alle vous doit. 10

GÉRONTE. Oui. Mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

SCÈNE III

VALÈRE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS, JACQUELINE

VALÈRE. Monsieur, préparez-vous. Voici notre médecin qui entre.

GÉRONTE, *à Sganarelle*. Monsieur, je suis ravi de 15 vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE, *en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus*. Hippocrate dit . . . que nous nous couvrions tous deux.

GÉRONTE. Hippocrate dit cela ? 20

SGANARELLE. Oui.

GÉRONTE. Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

SGANARELLE. Dans son chapitre . . . des chapeaux.

GÉRONTE. Puisque Hippocrate le dit, il faut le faire.

SGANARELLE. Monsieur le médecin, ayant appris les 25 merveilleuses choses . . .

GÉRONTE. A qui parlez-vous, de grâce ?

SGANARELLE. À vous.

GÉRONTE. Je ne suis pas médecin.

SGANARELLE. Vous n'êtes pas médecin ?

GÉRONTE. Non vraiment.

5 SGANARELLE. Tout de bon ?

GÉRONTE. Tout de bon.

(Sganarelle prend un bâton, et frappe Géronte.)

Ah ! ah ! ah !

SGANARELLE. Vous êtes médecin maintenant ; je
10 n'ai jamais eu d'autres licences.

GÉRONTE, à Valère. Quel diable d'homme m'avez-vous amené là ?

VALÈRE. Je vous ai bien dit que c'était un médecin goguenard.

15 GÉRONTE. Oui. Mais je l'enverrai promener avec ses goguenarderies.

LUCAS. Ne prenez pas garde à ça, monsieur ; ce n'est que pour rire.

GÉRONTE. Cette raillerie ne me plaît pas.

20 SGANARELLE. Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GÉRONTE. Monsieur je suis votre serviteur.

SGANARELLE. Je suis fâché . . .

GÉRONTE. Cela n'est rien.

25 SGANARELLE. Des coups de bâton . . .

GÉRONTE. Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE. Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GÉRONTE. Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

30 SGANARELLE. Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi ; et je souhaiterais de tout mon cœur

que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GÉRONTE. Je vous suis obligé de ces sentiments.

SGANARELLE. Je vous assure que c'est du meilleur 5
de mon âme que je vous parle.

GÉRONTE. C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE. Comment s'appelle votre fille ?

GÉRONTE. Lucinde.

SGANARELLE. Lucinde ! Ah ! le beau nom, 10
Lucinde !

GÉRONTE. Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE. Qui est cette grande femme-là ?

GÉRONTE. C'est la nourrice d'un petit enfant que
j'ai. 15

SCÈNE IV

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS

SGANARELLE, *à part*. Peste ! le joli meuble que voilà !
(*Haut.*) Ah ! nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très humble esclave de votre nourricerie.¹
Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité
est à votre service, et . . . 20

LUCAS. Avec votre permission, monsieur le médecin,
laissez là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE. Quoi ! est-elle votre femme ?

LUCAS. Oui.

SGANARELLE. Ah ! vraiment, je ne savais pas cela, 25
et je m'en réjouis pour l'amour de l'un et de l'autre.

(Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas, et embrasse la nourrice.)

LUCAS, *tirant Sganarelle, et se remettant entre lui et sa femme.* Tout doucement, s'il vous plaît.

- 5 SGANARELLE. Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir un mari comme vous ; et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, et si bien faite comme elle est.

(Faisant encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend
10 *les bras, il passe dessous, et embrasse encore la nourrice.)*

LUCAS, *le tirant encore.* Hé ! point tant de compliments, je vous supplie.

SGANARELLE. Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage ?

- 15 LUCAS. Avec moi, tant qu'il vous plaira ; mais, avec ma femme, assez de cérémonie.

SGANARELLE. Je prends part également au bonheur de tous deux. Et, si je vous embrasse pour vous témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en
20 témoigner aussi. *(Il continue le même jeu.)*

LUCAS, *le tirant pour la troisième fois.* Ah ! monsieur le médecin, monsieur le médecin !

SCÈNE V

GÉRONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE

GÉRONTE. Monsieur, voici tout à l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE. Je l'attends, monsieur, avec toute la médecine.

GÉRONTE. Où est-elle ?

SGANARELLE, *se touchant le front*. Là-dedans.

GÉRONTE. Fort bien. Voici ma fille.

5

SCÈNE VI

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS,
JACQUELINE

SGANARELLE. Est-ce là la malade ?

GÉRONTE. Oui. Je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurais tous les regrets du monde, si elle venait à mourir.

SGANARELLE. Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

10

GÉRONTE. Allons, un siège.

SGANARELLE, *assis entre Gêronte et Lucinde*. Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante.

GÉRONTE. Vous l'avez fait rire, monsieur.

SGANARELLE. Tant mieux ; lorsque le médecin fait 15
rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (*À Lucinde.*) Hé bien ? de quoi est-il question ? Qu'avez-vous ? Quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE, *portant sa main à sa bouche, à sa tête, et sous son menton*. Han, hi, hon, han.

20

SGANARELLE. Hé ! que dites-vous ?

LUCINDE *continue les mêmes gestes*. Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE. Quoi ?

LUCINDE. Han, hi, hon.

25

SGANARELLE. Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?

GÉRONTE. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans qu'on en ait pu en savoir la
5 cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE. Et pourquoi ?

GÉRONTE. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

10 SGANARELLE. Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! Je me garderais de vouloir la guérir.

GÉRONTE. Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins, pour la soulager de son mal.

15 SGANARELLE. Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'opprime-t-il beaucoup ?

GÉRONTE. Oui, monsieur.

SGANARELLE. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

20 GÉRONTE. Fort grandes.

SGANARELLE. C'est fort bien. (*À Lucinde.*) Donnez-moi votre bras. (*À Gêronte.*) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE. Hé ! oui, monsieur, c'est là son mal ;
25 vous l'avez trouvé tout du premier coup.¹

SGANARELLE. Ah ! ah !

JACQUELINE. Voyez comme il a deviné sa maladie !

SGANARELLE. Nous autres grands médecins, nous connaissons aussitôt les choses. Un ignorant aurait été
30 embarrassé, et eût été vous dire : C'est ceci, c'est cela, mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE. Oui ; mais je voudrais bien que vous me puissiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE. Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE. Fort bien ; mais la cause, s'il vous plaît, 5
qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGANARELLE. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉRONTE. Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ? 10

SGANARELLE. Aristote, là-dessus, dit . . . de fort belles choses.

GÉRONTE. Je le crois.

SGANARELLE. Ah ! c'était un grand homme.

GÉRONTE. Sans doute. 15

SGANARELLE. Grand homme tout à fait ; (*levant le bras depuis le coude*) un homme qui était plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre 20
nous autres savants, nous appelons humeurs peccantes¹, c'est-à-dire . . . humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant . . . pour ainsi dire . . . à . . . Entendez-vous le latin ? 25

GÉRONTE. En aucune façon.

SGANARELLE, *se levant brusquement*. Vous n'entendez point le latin ?

GÉRONTE. Non.

SGANARELLE, *avec enthousiasme*. *Cabricias arcu- 30*
ram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa, la
muse, bonus, bona, bonum. Deus sanctus, est-ne oratio

latinas ? Etiam, oui. Quare, pourquoi ? Quia substantivo, et adjectivum, concordat in generi, numerum, et casus.

GÉRONTE. Ah ! que n'ai-je étudié !

5 JACQUELINE. L'habile homme que v'là !

LUCAS. Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte.¹

SGANARELLE. Or, ces vapeurs, dont je vous parle, venant à passer du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que
10 nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*,² rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que
15 lesdites vapeurs Comprenez bien ce raisonnement, je vous prie ; et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité. . . . Écoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE. Oui.

20 SGANARELLE. Ont une certaine malignité qui est causée. . . . Soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE. Je le suis.

SGANARELLE. Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il
25 arrive que ces vapeurs. . . . *Ossabandus, nequeis, nequer, polarinum, quijsa milus.* Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE. Ah ! que ça est bien dit, notre homme !

LUCAS. Que n'ai-je la langue aussi bien pendue !

30 GÉRONTE. On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué ; c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les

placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE. Oui, cela était autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle. 5

GÉRONTE. C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE. Il n'y a point de mal ; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GÉRONTE. Assurément. Mais, monsieur, que croyez- 10 vous qu'il faille faire à cette maladie ?

SGANARELLE. Ce que je crois qu'il faille faire ?

GÉRONTE. Oui.

SGANARELLE. Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre, pour remède, quantité de 15 pain trempé dans du vin.

GÉRONTE. Pourquoi cela, monsieur ?

SGANARELLE. Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux 20 perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GÉRONTE. Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin. (*Jacqueline et Lucas sortent.*) 25

SGANARELLE. Je reviendrai voir sur le soir, en quel état elle sera. Je vous donne le bonjour.

GÉRONTE. Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Que voulez-vous faire ?

GÉRONTE. Vous donner de l'argent, monsieur. 30

SGANARELLE, *tendant sa main par derrière, tandis que Gêronte ouvre sa bourse.* Je n'en prendrai pas, monsieur.

GÉRONTE. Monsieur.

SGANARELLE. Point du tout.

GÉRONTE. Un petit moment.

SGANARELLE. En aucune façon.

5 GÉRONTE. De grâce.

SGANARELLE. Vous vous moquez.

GÉRONTE. Voilà qui est fait.

SGANARELLE. Je n'en ferai rien.

GÉRONTE. Eh !

10 SGANARELLE. Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GÉRONTE. Je le crois.

SGANARELLE, *après avoir pris l'argent*. Cela est-il de poids ?

GÉRONTE. Oui, monsieur.

15 SGANARELLE. Je ne suis pas un médecin mercenaire.

GÉRONTE. Je le sais bien.

SGANARELLE. L'intérêt ne me gouverne point.

GÉRONTE. Je n'ai pas cette pensée. (*Il sort.*)

SGANARELLE, *seul, regardant l'argent qu'il a reçu*. Ma
20 foi, cela ne va pas mal ; et pourvu que . . .

SCÈNE VII

LÉANDRE, SGANARELLE

LÉANDRE. Monsieur, il y a longtemps que je vous attends, et je viens implorer votre assistance.

SGANARELLE, *lui tâtant le pouls*. Voilà un pouls qui est fort mauvais.

25 LÉANDRE. Je ne suis point malade, monsieur, et ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE. Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc ?

LÉANDRE. Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, et suis amoureux de Lucinde, que vous venez de visiter ; et, comme, par la 5 mauvaise humeur de son père, je ne puis la voir, je me hasarde à vous prier de vouloir servir mon amour, et d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé, pour lui pouvoir dire deux mots d'où dépendent absolument mon bonheur et ma vie. 10

SGANARELLE. Pour qui me prenez-vous ? Comment ! oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour ?

LÉANDRE. Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE, *en le faisant reculer*. J'en veux faire, 15 moi. Vous êtes un impertinent.

LÉANDRE. Hé ! monsieur, doucement.

SGANARELLE. Un malavisé.

LÉANDRE. De grâce.

SGANARELLE. Je vous apprendrai que je ne suis point 20 homme à cela, et que c'est une insolence extrême. . . .

LÉANDRE, *tirant une bourse*. Monsieur.

SGANARELLE. De vouloir m'employer. . . . (*Recevant la bourse.*) Je ne parle pas pour vous ; car vous êtes honnête homme, et je serais ravi de vous rendre 25 service. Mais il y a de certains impertinents au monde, qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas ; et je vous avoue que cela me met en colère.

LÉANDRE. Je vous demande pardon, monsieur, de la liberté que . . . 30

SGANARELLE. Vous vous moquez. De quoi est-il question ?

LÉANDRE. Vous saurez donc, monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir, est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné là-dessus comme il faut, mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que
5 Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un mariage dont elle ne voulait pas. Mais de crainte qu'on ne nous voie ensemble, retirons-nous d'ici ; et je vous dirai en marchant ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE. Allons, monsieur. Ou la malade crè-
10 vera,¹ ou bien elle sera à vous.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente un lieu voisin de la maison de Géronte.

SCÈNE I

LÉANDRE, SGANARELLE

LÉANDRE. Il me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un apothicaire ; et, comme le père ne m'a guère vu, ce changement d'habit et de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE. Sans doute. 5

LÉANDRE. Tout ce que je souhaiterais, serait de savoir cinq or six grands mots de médecine pour parer mon discours et me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE. Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire : il suffit de l'habit ; et je n'en sais pas plus que 10 vous.

LÉANDRE. Comment !

SGANARELLE. Le diable m'emporte si j'entends rien en médecine. Vous êtes honnête homme, et je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi. 15

LÉANDRE. Quoi ! vous n'êtes pas effectivement . . .

SGANARELLE. Non, vous dis-je, ils m'ont fait médecin malgré moi. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous ; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. Le bon 20

de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde ; et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.

LÉANDRE. Il est vrai que les morts sont fort honnêtes
5 gens sur cette matière.

SGANARELLE, *voyant des hommes qui viennent à lui.*
Voilà des gens qui ont la mine de venir me consulter.
(À Léandre.) Allez toujours m'attendre auprès du logis
de votre maîtresse.

SCÈNE II

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE

10 THIBAUT. Monsieur, je viens vous chercher, mon
fils Perrin et moi.

SGANARELLE. Qu'y a-t-il ?

THIBAUT. Sa pauvre mère, qui a nom Perrette, est
malade depuis six mois.

15 SGANARELLE, *tendant la main comme pour recevoir de
l'argent.* Que voulez-vous que j'y fasse ?

THIBAUT. Je voudrais, monsieur, que vous nous
donnassiez quelque petite drôlerie ¹ pour la guérir.

SGANARELLE. Il faut voir de quoi elle est malade.

20 THIBAUT. Elle est malade d'hypocrisie, ² monsieur.

SGANARELLE. D'hypocrisie ?

THIBAUT. Oui, c'est-à-dire qu'elle est enflée partout.
Elle a, de deux jours l'un, la fièvre quotidienne, avec
des lassitudes et des douleurs dans les mufles ³ des jambes,

et parfois il lui prend des syncoles ¹ et des conversions,² que je crois qu'elle est passée.³

SGANARELLE, *tendant toujours la main*. Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT. Le fait est, monsieur, que je venons vous 5
prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE. Je ne vous entends point du tout.

PERRIN. Monsieur, ma mère est malade, et v'là deux
écus que je vous apporte, pour nous donner quelque
remède.

10

SGANARELLE. Ah ! je vous entends, vous. Voilà un
garçon qui parle clairement, et qui s'explique comme il
faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie,
qu'elle est enflée par tout le corps ; qu'elle a la fièvre,
avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend 15
parfois des syncopes et des convulsions, c'est-à-dire des
évanouissements.

PERRIN. Hé ! oui, monsieur, c'est justement ça.

SGANARELLE. J'ai compris vos paroles. Vous avez
un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant, vous me 20
demandez un remède ?

PERRIN. Oui, monsieur.

SGANARELLE. Un remède pour la guérir ?

PERRIN. C'est comme je l'entends.

SGANARELLE. Tenez, voilà un morceau de fromage 25
qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN. Du fromage, monsieur ?

SGANARELLE. Oui, c'est un fromage préparé, où il
entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres
choses précieuses.

30

PERRIN. Monsieur, je vous sommes bien obligés, et
je vais lui faire prendre ça tout à l'heure.

SGANARELLE. Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCÈNE III

(Le théâtre change, et représente, comme au second acte, une chambre de la maison de Gêronte.)

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS, *dans le fond du théâtre.*

5 SGANARELLE. Voici la belle nourrice. Ah ! nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre !

JACQUELINE. Par ma foi, monsieur le médecin, je n'entends rien à tout votre latin.

SGANARELLE. Devenez malade, nourrice, je vous
10 prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurais toutes les joies du monde de vous guérir.

JACQUELINE. Je suis votre servante, j'aime bien mieux qu'on ne me guérisse pas.

SGANARELLE. Que je vous plains, belle nourrice,
15 d'avoir un mari jaloux et fâcheux, comme celui que vous avez !

*(Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline, Lucas passe sa tête par-dessous, et se met entre eux deux ; Sganarelle et Jacqueline regardent Lucas, et sortent
20 chacun de leur côté.)*

SCÈNE IV

GÉRONTE, LUCAS

GÉRONTE. Holà ! Lucas, n'as-tu point vu ici notre médecin.

LUCAS. Et oui, je l'ai vu, et ma femme aussi.

GÉRONTE. Où est-ce donc qu'il peut être ?

LUCAS. Je ne sais ; mais je voudrais qu'il fût à tous 5
les diables.

GÉRONTE. Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille.

SCÈNE V

SGANARELLE, LÉANDRE, GÉRONTE

GÉRONTE. Ah ! monsieur, je demandais où vous étiez.

SGANARELLE. Comment se porte la malade ? 10

GÉRONTE. Un peu plus mal depuis votre remède.

SGANARELLE. Tant mieux. C'est signe qu'il opère.

GÉRONTE. Oui ; mais, en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE. Ne vous mettez pas en peine ; j'ai des 15
remèdes qui se moquent de tout, et je l'attends à l'agonie.¹

GÉRONTE, *montrant Léandre*. Qui est cet homme-là
que vous amenez ?

SGANARELLE. C'est l'apothicaire.

GÉRONTE. Je vous entends.

SGANARELLE. Votre fille en aura besoin.

SCÈNE VI

LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE

JACQUELINE. Monsieur, v'là votre fille qui veut un
5 peu marcher.

SGANARELLE. Cela lui fera du bien. Allez-vous-en,
monsieur l'apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que
je raisonne tantôt avec vous de sa maladie.

(*Sganarelle tire Gêronte dans un coin du théâtre, et lui passe*
10 *un bras sur les épaules pour l'empêcher de tourner la*
tête du côté où sont Léandre et Lucinde.)

Monsieur, c'est une grande et subtile question, entre
les docteurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à
guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il
15 vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que
oui ; et moi je dis que oui et non ; l'inégalité de leurs
opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la
lune ; et, comme le soleil qui darde ses rayons sur la
concavité de la terre, trouve . . .

20 LUCINDE, à Léandre. Non, je ne suis point du tout
capable de changer de sentiment.

GÉRONTE. Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu
du remède ! O admirable médecin ! Que je vous suis
obligé, monsieur, de cette guérison merveilleuse ! et que
25 puis-je faire pour vous après un tel service ?

SGANARELLE, se promenant sur le théâtre, et s'éventant

avec son chapeau. Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine !

LUCINDE. Oui, mon père, j'ai recouvré la parole ; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutile- 5 ment que vous voulez me donner Horace.

GÉRONTE. Mais . . .

LUCINDE. Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GÉRONTE. Quoi ? . . . 10

LUCINDE. Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GÉRONTE. Si . . .

LUCINDE. Tous vos discours ne serviront de rien.

GÉRONTE. Je . . . 15

LUCINDE. C'est une chose où je suis déterminée.

GÉRONTE. Mais . . .

LUCINDE. Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GÉRONTE. J'ai . . . 20

LUCINDE. Vous avez beau faire tous vos efforts.

GÉRONTE. Il . . .

LUCINDE. Mon cœur ne saurait se soumettre à cette tyrannie.

GÉRONTE. La . . . 25

LUCINDE. Et je me jetterai plutôt dans un couvent, que d'épouser un homme que je n'aime point.

GÉRONTE. Mais . . .

LUCINDE, *avec vivacité.* Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le temps. Je n'en ferai 30 rien. Cela est résolu.

GÉRONTE. Ah ! quelle impétuosité de paroles ! Il

n'y a pas moyen d'y résister. (*À Sganarelle.*) Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

SGANARELLE. C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous
5 rendre sourd, si vous voulez.

GÉRONTE. Je vous remercie. (*À Lucinde.*) Penses-tu donc ? . . .

LUCINDE. Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon âme.

10 GÉRONTE. Tu épouseras Horace dès ce soir.

LUCINDE. J'épouserai plutôt la mort.

SGANARELLE, *à Gêronte*. Mon Dieu ! arrêtez-vous, laissez-moi médicamenter cette affaire. C'est une maladie qui la tient ; et je sais le remède qu'il y faut ap-
15 porter.

GÉRONTE. Serait-il possible, monsieur, que vous pussiez aussi guérir cette maladie d'esprit ?

SGANARELLE. Oui, laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout, et notre apothicaire nous servira pour
20 cette cure. (*À Léandre.*) Un mot : vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre est tout à fait contraire aux volontés du père, qu'il n'y a point de temps à perdre, et qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède à ce mal. Pour moi, je n'en vois qu'un seul,
25 deux dragmes¹ de matrimonium en pilules.² Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède ; mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour
30 de jardin, tandis que j'entretiendrai ici son père ; mais surtout ne perdez point de temps. Au remède, vite ! au remède spécifique !

SCÈNE VII

GÉRONTE, SGANARELLE

GÉRONTE. Quelles drogues, monsieur, sont celles que vous venez de dire ? Il me semble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE. Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes. 5

GÉRONTE. Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne ?

SGANARELLE. Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GÉRONTE. Vous ne sauriez croire comme elle est 10 affolée de ce Léandre.

SGANARELLE. La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GÉRONTE. Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille 15 renfermée.

SGANARELLE. Vous avez fait sagement.

GÉRONTE. Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.

SGANARELLE. Fort bien. 20

GÉRONTE. Il serait arrivé quelque folie, si j'avais souffert qu'ils se fussent vus.

SGANARELLE. Sans doute.

GÉRONTE. Et je crois qu'elle aurait été fille à s'en aller avec lui. 25

SGANARELLE. C'est prudemment raisonné.

GÉRONTE. On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE. Quel drôle !

GÉRONTE. Mais il perdra son temps.

5 SGANARELLE. Ah ! ah !

GÉRONTE. Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.

SGANARELLE. Il n'a pas affaire à un sot, et vous savez des rubriques ¹ qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCÈNE VIII

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE

10 LUCAS. Ah ! monsieur, voici bien du tintamarre ; ² votre fille s'est enfuie avec son Léandre. C'était lui qui était l'apothicaire, et v'là monsieur le médecin qui a fait cette belle opération-là.

GÉRONTE. Comment ! m'assassiner de la façon !

15 Allons, un commissaire, et qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah ! traître ! je vous ferai punir par la justice.

LUCAS. Ah ! par ma foi, monsieur le médecin, vous serez pendu !

SCÈNE IX

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS, GÉRONTE

MARTINE, à Lucas. Ah ! mon Dieu ! que j'ai eu de
20 peine à trouver ce logis ! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.

LUCAS. Le v'là qui va être pendu.

MARTINE. Quoi ! mon mari pendu ! Hélas ! et qu'a-t-il fait pour cela ?

LUCAS. Il a fait enlever la fille de notre maître.

MARTINE. Hélas ! mon cher mari, est-il bien vrai 5 qu'on va te pendre ?

SGANARELLE. Tu vois. Ah !

MARTINE. Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens ?

SGANARELLE. Que veux-tu que j'y fasse ? 10

MARTINE. Encore si tu avais achevé de couper notre bois, je prendrais quelque consolation.

SGANARELLE. Retire-toi de là, tu me fends le cœur.

MARTINE. Non ; je veux demeurer pour t'encourager à la mort ; et je ne quitterai point que je ne t'aie vu 15 pendu.

SGANARELLE. Ah !

GÉRONTE, *à Sganarelle*. Le commissaire viendra bientôt.

SGANARELLE, *à genoux*. Hélas ! cela ne se peut-il 20 point changer en quelques coups de bâton ?

GÉRONTE. Non, non, la justice en ordonnera. Mais, que vois-je ?

SCÈNE X

GÉRONTE, LÉANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS,
MARTINE

LÉANDRE. Monsieur, je viens remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la 25

fuite nous deux, et de nous aller marier ensemble ; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous
5 dirai, monsieur, c'est que je viens tout à l'heure de recevoir des lettres, par où j'apprends que mon oncle est mort et que je suis héritier de tous ses biens.

GÉRONTE. Monsieur, dans ce cas je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

10 SGANARELLE, *à part*. La médecine l'a échappé belle.

MARTINE. Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grâce d'être médecin ; car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE. Oui ! c'est toi qui m'as procuré je ne
15 sais combien de coups de bâton !

LÉANDRE, *à Sganarelle*. L'effet en est trop beau pour en garder du ressentiment.

SGANARELLE. Soit. (*À Martine.*) Je te pardonne ces coups de bâton, en faveur de la dignité où tu m'as
20 élevé ; mais prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

NOTES

- P. 11.—1. **Fieffé** : Mot qui renforce l'appellation injurieuse ; "*peste du fou*."
 2. **Carogne** : Méchante femme.
- P. 13.—1. **Ma mie** : Mon amie.
- P. 14.—1. **Se fourrer** : Se mettre.
- P. 16.—1. Un **cent** de fagots : Ici, le mot *cent* est un substantif.
- P. 18.—1. **Des simples** : Nom donné aux plantes dont la médecine fait usage.
 2. **Quinteux** : Capricieux.
- P. 19.—1. **Or potable** : Liquide huileux contenant une dissolution de chlorure d'or, qu'on regardait autrefois comme un cordial.
 2. **Fossette** : Petite fosse que les enfants font pour jouer aux billes.
 3. **La vache est à nous** : Nous avons gagné.
- P. 21.—1. **Couvrez-vous** : Mettez votre chapeau.
- P. 22.—1. Cent dix **sols** : Cent dix *sous* (pièce de monnaie).
- P. 27.—1. **Il faut tirer l'échelle** après celui là : On ne peut faire mieux que lui.
- P. 28.—1. **Séné** : Plante du genre cassia, employée comme médicament.
- P. 31.—1. **Nourricerie** : Mot forgé par Molière. Qualité de nourrice.
- P. 34.—1. **Du premier coup** : La première fois.
- P. 35.—1. **Humeurs peccantes** : Terme de médecine, des humeurs qui *pêchent* de mauvaises humeurs.
- P. 36.—1. **Je n'y entends goutte** : Je n'y comprends rien.
 2. **Armyan, nasmus, cubile** : Les deux premiers mots n'ont aucune signification. *Cubile* veut dire "un lit" en latin.
- P. 40.—1. **Crever** : Mourir, en parlant des animaux.
- P. 42.—1. **Drôlerie** : Chose de peu de valeur. Ici, léger remède.
 2. **Hypocrisie** : Hydropisie.
 3. **Mufles** : Muscles.
- P. 43.—1. **Syncoles** : Syncopes.
 2. **Conversions** : Convulsions.
 3. **Elle est passée** : Elle est morte.
- P. 45.—1. **Je l'attends à l'agonie** : C'est lorsqu'elle sera à l'agonie que mon remède opérera.
- P. 48.—1. **Dragme** (drachme) : Petit poids grec, de 3½ grammes.
 2. **Matrimonium en pilules** : Des pilules de mariage.
- P. 50.—1. **Rubrique** : Ruse, finesse.
 2. **Tintamarre** : Grand bruit.

EXERCISES ON THE TEXT

EXERCISES ON ACT I

EXERCISE I.—Sganarelle aime-t-il vraiment sa femme ?—Que fait-il pour lui persuader qu'il est le maître ?—Comment M. Robert est-il reçu ?—Martine pardonne-t-elle vraiment à son mari ?—Que cherchent Valère et Lucas ?—Quelle est, selon Martine, la folie de Sganarelle ?—Racontez un des miracles que Sganarelle est censé avoir accomplis.—Que craint Sganarelle lorsque Valère et Lucas s'approchent de lui ?—Expliquez le malentendu au commencement de la conversation des trois hommes.—Comment persuade-t-on à Sganarelle qu'il est médecin ?

EXERCISE II.—Conjuguez le Présent de l'Indicatif, le Futur et le Présent du Subjonctif de :

Prendre—Conduire—Vouloir—Dire—Se tromper.

EXERCISE III.—Expliquez le subjonctif dans la phrase : " Je veux que tu vives à ma fantaisie."—Quel est le contraire de " avoir raison " ?—Traduisez : " Son benêt d'Aristote."—Donnez un synonyme de " se lever matin."—Indiquez l'erreur de Sganarelle lorsqu'il dit : " Entre l'arbre et le doigt, il ne faut point mettre l'écorce."—Donnez un synonyme de : " Les médecins y ont perdu leur latin."—Expliquez l'emploi de " lui " dans

les phrases: "Une maladie *lui* a ôté l'usage de la langue" et "selon ce que vous *lui* voulez."—Écrivez à l'actif: "Les habiles gens sont toujours recherchés."—Expliquez l'accord du mot "*enterrés*" dans la phrase: "Et tenir enterrés les beaux talents qu'il a."—Traduisez: "I do not know what you mean."

EXERCISE IV.—TRADUISEZ: Sganarelle and Martine his wife are quarrelling. She accuses him of drinking and gambling. According to her, he has sold all their furniture and they have no food left for the children. Sganarelle beats his wife, but is interrupted by M. Robert, who reproves him. Martine, however, says that she likes being beaten. She pretends to forgive her husband but swears she will be revenged. She meets Valère and Lucas, who are looking for a doctor for their master's daughter. "The man you want," says she, "is Sganarelle. He is in the wood making faggots. He will probably tell you that he is not a doctor. Do not listen to him, beat him and he will agree with you at once." They follow her advice and, having applied the remedy, persuade Sganarelle that he is the cleverest doctor in the kingdom.

EXERCISES ON ACT II

EXERCISE I.—Quel remède Jacqueline propose-t-elle pour Lucinde?—Pourquoi Gêronte ne veut-il pas accepter Léandre comme gendre?—Pourquoi Sganarelle frappe-t-il Gêronte?—Où est la "médecine" de Sganarelle?

—Comment fait-il rire Lucinde ?—Pourquoi a-t-on reculé de mariage de Lucinde ?—Est-elle vraiment muette ?—Que pense Sganarelle d'un homme qui ne veut pas que sa femme soit muette ?—Que pensez-vous de ses explications ?—De quel côté est le foie ?—Quel remède propose-t-il pour guérir Lucinde ?—Pourquoi ?—Que veut Léandre ?—Quel argument emploie-t-il pour obtenir l'aide de Sganarelle ?—Réussit-il ?

EXERCISE II.—Conjuguez négativement l'Imparfait, le Conditionnel et le Passé Indéfini de :

Se moquer—Guérir—Voir—Vouloir—Faire.

EXERCISE III.—Expliquez le mot “*du*” dans la phrase : “Le plus grand médecin *du* monde.”—Donnez un synonyme de “faire venir.”—Écrivez le singulier de “taise -vous.”—Remplacez “falloir” par “avoir besoin de” dans la phrase : “Ce n'est pas ce qu'il lui faut.”—Expliquez le subjonctif dans la phrase : “Hippocrate dit que nous nous *couvrions* tous deux.”—Donnez deux synonymes de “de grâce.”—Expliquez l'accord du participe dans la phrase : “La liberté que j'ai *prise*.”—Pourquoi met-on deux “*il*” dans le mot “*s'appelle*” ?—Quel est le contraire de “tant mieux” ?—Donnez un synonyme de “cela ne fait rien.”—Traduisez cette phrase.—Donnez un synonyme de “de quoi est-il question ?”

EXERCISE IV.—Re-write the following extracts, changing the first person into the second and vice versa : Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.—Je vous ai bien dit

que c'était un médecin goguenard.—Je suis ravi que votre fille ait besoin de moi.—Je souhaiterais que vous en eussiez besoin, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.—Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble, et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle.

EXERCISES ON ACT III

EXERCISE I.—Pourquoi Léandre s'est-il déguisé ?—Pourquoi Sganarelle aime-t-il le métier de médecin ?—Décrivez, en bon français, les symptômes de Perrette.—Pourquoi Sganarelle comprend-il mieux les explications de Perrin que celles de Thibaut ?—Quel remède lui donne-t-il ?—Que fait Sganarelle pour laisser Léandre et Lucinde ensemble ?—Géronte est-il content que sa fille soit guérie ?—Pourquoi pas ?—Géronte a-t-il vraiment empêché sa fille de voir Léandre ?—Que veut-il faire lorsqu'il apprend que les amants se sont enfuis ?—Pourquoi Léandre revient-il ?—Sganarelle pardonne-t-il à sa femme ?

EXERCISE II.—Conjuguez le Passé Défini, l'Imparfait du Subjonctif et l'Impératif de :

Changer—Prétendre—Venir—Apprendre—Mourir.

EXERCISE III.—Citez quelques formes négatives.—Quelle est la seule préposition que ne soit pas suivie de l'infinitif ?—Donnez un synonyme de : " Il suffit de

l'habit."—Quel est le positif de " meilleur " ?—Et de " mieux " ?—Traduisez : " What is the matter ? "—Donnez deux synonymes de " quantité de."—Écrivez le pluriel de : " Va-t'en."—Traduisez : " Some say yes, some say no ; I say yes and no."—Quelle est la différence entre " recouvrer " et " recouvrir " ?—Quel est le participe passé de " recouvrir " ?—Traduisez : " Vous avez beau faire tous vos efforts."—Traduisez : " Allez-vous en lui faire faire un petit tour de jardin."—Écrivez des phrases avec les expressions " faire faire," " faire venir," " faire marcher " et " faire bâtir."—Traduisez : " I have had a narrow escape."

EXERCISE IV.—Replace the substantives by suitable pronouns : *Géronte* n'a guère vu *Léandre*.—*Perrin* apporte les deux *écus* à *Sganarelle*.—*Perrin* apporte deux *écus* à *Sganarelle*.—N'as-tu point vu *notre médecin* ?—N'as-tu point vu *notre médecin* dans le *jardin* ?—*Sganarelle* attend *Lucinde* à l'*agonie*.—Il est *médecin*.—C'est un *médecin*.

EXERCISE V.—Corrigez les fautes de français de *Lucas*, de *Jacqueline*, de *Thibaut* et de *Perrin* dans les phrases suivantes :

Acte i. sc. 4.—" J'avons pris là tous deux une diable de commission."

" Puisque les médecins y avont tous perdu leur latin."

" Un habit jaune et vart ! c'est donc le médecin des perroquets ? "

" V'là justement l'homme qu'il nous faut ! Allons vite le chercher."

Sc. 5.—" J'avons mis le nez dessus."

" Confessez que v's êtes médecin."

" V n'êtes pas médecin ? "

" Il n'est pas vrai que vous savez médecin ? "

" Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons pris ."

Acte ii. sc. 1.—" Qui a gari des gens qui étiant morts."

Sc. 2.—" T'es eune impartiente."

" Je veux li apprendre le respect qu'alle vous doit."

Sc. 6.—" Ça est si biau que je n'y entends goutte."

Acte iii. sc. 2.—" Je venons vous charcher, mon fils et moi."

" Je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions."

" Je vous sommes bien obligés."

VOCABULARY

Page 11.

la fantaisie, the fancy.
pire, worse.
le benêt, the fool.
le faiseur, the maker.
le fagot, the faggot.

peste, . . . devil take . . .
se plaindre, to complain.
mériter, to deserve.
épouser, to marry.

Page 12.

baste ! no matter !
le débauché, the rake.
mentir, to lie.
matin (*adv.*), early.
le meuble, the piece of furniture.

déménager, to remove.
s'ennuyer, to grow weary.
le fouet, the whip.
l'ivrogne (*m.*), the drunkard.

Page 13.

ranger, to subdue.
le devoir, the duty.
la menace, the threat.
la peau, the skin.
démanger, to itch.
le vœu, the vow.

frotter, to rub.
l'oreille (*f.*), the ear.
rosser, to thrash.
apaiser, to pacify.
le coquin, the rascal.

Se moquer de, to make fun of.

Page 14.

empêcher, to prevent.
d'accord, granted.

le soufflet, the box on the ear.
le compère, the fellow.

De quoi vous mêlez-vous ! mind your own business !

Avoir tort, to be wrong.

Avoir raison, to be right.

Page 15.

autrui, others.
l'écorce (*f.*), the bark.

chasser, to drive away.
la bagatelle, the trifle.

Touche là, shake hands.

Page 16.

ragaillardir, to enliven.
parbleu ! by Jove !
la santé, the health.
différer, to put off.

la récompense, the reward.
le gendre, the son-in-law.
rêver, to dream.
se venger, to avenge oneself.

Prendre une commission, to undertake an errand.

Page 17.

le lieu, the place.
 digérer, to digest.
 heurter, to knock against.
 le soin, the care.
 tâcher, to try.
 habile, clever.

le soulagement, the relief.
 ôter, to take off.
 l'usage (*m.*), the use.
 épuiser, to exhaust.
 le pendard, the rogue.

A force de, by dint of.
 D'abord, at first.
 Tout d'un coup, suddenly.
 De grâce, pray.

Page 18.

cueillir, to gather.
 fantasque, fanciful.
 bizarre, queer.
 fuir, to avoid.
 mêler, to mix.

avouer, to confess.
 le besoin, the need.
 la fraise, the ruff.
 le perroquet, the parrot.
 ensevelir, to bury.

Se plaire à, to enjoy.
 Venir à bout de, to manage.
 Se disposer à, to get ready to.

Page 19.

goutte, the drop.
 aussitôt, immediately.
 rotter, to rub.

l'onguent (*m.*), the ointment.
 l'avertissement (*m.*), the warning.
 l'espérance (*f.*), the hope.

Se mettre à, to begin to.
 Se souvenir de, to remember.
 Il ne tient qu'à, it is only a question of.

Page 20.

haleine (*f.*), the breath.
 salé, salted.
 le glouglou, the gurgling.
 le sort, the fate.

remplir, to fill.
 vider, to empty.
 la friponne, the rogue.
 craché, resembling.

De près, closely.
 En vouloir à, to have to deal with.

Page 21.

estomac (*m.*), the stomach.
 geste, the gesture.
 dessein, the design.

selon, according to.
 le négoce, the business.

Page 22.

mettre, to deduct.
 faire, to overcharge.

enterrer, to bury.

Autre part, elsewhere.

Page 23.

nier, to deny.| **davantage**, more.**A quoi bon ?** What is the good ?**Se résoudre à**, to resign oneself to.

Page 24.

extravaguer, to rave.| **assommer**, to knock down.**étouffer**, to smother.| **se tromper**, to be mistaken.

Page 25.

la foi, the faith.| **mener**, to lead.**guérir**, to cure.| **gagner**, to earn.**Tout de bon ?** Do you mean it ?**Sans contredit**, undoubtedly.

Page 26.

l'ordonnance (*f.*), the prescription.| **réussir**, to succeed.**palsambleu**, 'pon my word.

Page 27.

l'esprit (*m.*), the mind.| **l'envie** (*f.*), the desire.**la hache**, the axe.| **quérir**, to fetch.

Page 28.

la nourrice, the nurse.| **l'héritier** (*m.*), the heir.**se taire**, to be silent.| **oui**, heard.**l'emplâtre** (*m.*), the plaster.| **ailleurs**, elsewhere.**le bien**, the property.| **maudit**, cursed.

Page 29.

la poitrine, the chest.| **Tout doux !** Steady !

Page 30.

la licence, the degree.| **la raillerie**, the joke.**goguenard**, bantering.| **souhaiter**, to wish.

Page 31.

le meuble, the piece of furniture.| **l'esclave** (*m. or f.*), the slave.

Page 32.

tirer, to pull.| **supplier**, to beg.**féliciter**, to congratulate.| **témoigner**, to testify.**Faire semblant de**, to pretend.**Prendre part à**, to share.**De même**, in the same manner.**Tout à l'heure**, presently.

VOCABULARY

63

Page 33.

front, the forehead.
siège, the seat.

dégouter, to disgust.
le menton, the chin.

Se garder de, to beware not to.
Tant mieux, so much the better.

Page 34.

tendre, to understand.
suler, to postpone.
guérison, the cure.
soin, the care.

soulager, to relieve.
le pouls, the pulse.
deviner, to guess.

Page 35.

sé, easy.

empêchement (*m.*), the hindrance.

le coude, the elbow.
le savant, the scholar.

En aucune façon, by no means.

Page 36.

foie, the liver.
cœur, the heart.
poumon, the lung.
cerveau, the brain.
la veine cave, the vena cava.
la ventricule, the ventricle.
l'omoplate (*f.*), the shoulder-blade.

conjuré, to beg.
l'acreté (*f.*), the acidity.
engendrer, to beget.
la concavité, the hollowness.
le diaphragme, the diaphragm.
choquer, to surprise.
l'endroit (*m.*), the place.

Page 37.

remper, to dip.

la bourse, the purse.

Donner le bonjour, to say good-bye.

Page 38.

agir, to act.
poids, the weight.

pourvu, provided.
tâter, to feel.

Page 39.

oureux, in love.
, to dare.
ruit, the noise.

reculer, to recoil.
le malavisé, the ill-advised person.
la colère, the anger.

Se hasarder à, to venture.

Page 40.

seigne, to feign.

comme il faut, properly.

Page 41.

perruque, the wig.
masquer, to disguise.

parer, to adorn.
le métier, the profession.

Se confier à, to confide in.

VOCABULARY

PAGE 42.

se plaindre, to complain.
la mine, the appearance.
la logis, the house.
tenir, to hold out.

enfler, to swell.
partout, everywhere.
la fièvre, the fever.
la douleur, the pain.

Page 43.

le fait, the fact.
l'écu (m.), the crown.
l'hydropisie (f.), dropsy.
la syncope, the swoon.

l'évanouissement (m.), the fainting fit.
le corail, the coral.
la perle, the pearl.

Page 44.

manquer, to fail.
enterrer, to bury.

plaindre, to pity.
fâcheux, troublesome.

Page 45.

se mettre en peine, to worry.

Page 46.

tantôt, presently.
l'inégalité (f.), the inequality.
darder, to dart.

le rayon, the ray.
s'éventer, to fan oneself.

Page 47.

recouvrer, to recover.
ébranler, to shake.

le couvent, the convent.

Avoir beau faire, to make in vain.

Page 48.

sourd, deaf.
valer, to swallow.

entretenir, to chat with.

Page 49.

pareil, similar.
tête, obstinate.
affolé, madly in love.

la chaleur, the heat.
le sang, the blood.
empêcher, to prevent.

Venir de, to have just.

se servir de, to use.

Page 50.

avertir, to warn.
le drôle, the rascal.
bête, silly.

le commissaire, the police-officer.
la peine, the trouble.
la nouvelle, the news.

Avoir affaire à, to have to deal with.

Page 51.

porter, to carry off.
finir, to finish.

rompre, to break.
demeurer, to remain.

Page 52.

le hérisson, the hedgehog.
le hérisson (m.), the heir.
le hérisson, the heir.

